



Café-Philo, samedi 10 mars 2018, Maison de la Philo

Jusqu'où faut-il céder au désir de se perfectionner ?

Questions :

L'homme a-t-il toujours eu envie de se perfectionner ?

D'où vient le désir de se perfectionner ?

Est-il possible d'atteindre la perfection ?

Pourquoi l'humain souhaite-t-il devenir immortel ?

Doit-on changer la nature humaine ?

Introduction

Définition du transhumanisme : Courant de pensée qui prône l'utilisation des progrès technologiques en vue d'augmenter les capacités humaines, physiques et intellectuelles, afin d'accomplir notamment trois objectifs :

- L'allongement indéfini de la durée de vie
- La fusion progressive de l'humain et de la machine
- Le développement de l'intelligence artificielle en lien avec l'intelligence humaine.

Courant « continental » : AFT-Technoprog qui en France milite pour une vision plus sensible à la dimension humaine, plus morale en comparaison des pays anglo-saxons.

Transhumanisme et handicap

Selon Vincent Billard, philosophe français contemporain, l'interprétation dominante aujourd'hui, aussi bien chez les adversaires que chez les partisans du transhumanisme, le voit sous l'angle du progrès, d'un « plus », d'où la notion d'homme augmenté. Pour les partisans du mouvement, il s'agit d'augmenter radicalement les capacités de l'homme et sa longévité, mais on comprend que si l'on part de ce point de vue, on peut s'exposer aux critiques des gens inquiets, des croyants et des anticapitalistes (qui y voient la marque d'une société qui cherche davantage de profit, de performance et de maîtrise de la nature). Il s'agirait d'un défaut d'hybris, de démesure, de défi à Dieu, de prométhéisme. L'hypothèse de Vincent Billard est que l'on se trompe dans la définition du transhumanisme : on a tort de le voir sous l'angle du « toujours plus » (de pouvoir, d'efficacité, de dépassement de soi), et qu'il vaut mieux le regarder sous l'angle du « toujours moins ». Souvent, lorsqu'on parle du transhumanisme, on parle d'un homme augmenté, d'un homme « normal » à qui on ajoute des capacités supplémentaires. Mais ce faisant, on part d'un postulat contestable philosophique, selon lequel il existerait un homme normal », un état de référence par rapport auquel on peut interroger la condition humaine. Et par rapport à cet état, les hommes que l'on considère « handicapés » seraient du côté du moins, les hommes normaux

au milieu, et les hommes augmentés du côté ascendant. A ce sujet, les transhumanistes souhaitent faire disparaître le handicap.

« Dans la mesure où tous les handicaps fondamentaux (vulnérabilité, faiblesse de la rationalité et de la mortalité, mortalité) sont partagés par tous les êtres humains, il n'existe aucune raison pour les « valides » de se croire supérieurs ou dominants par rapport à une autre partie de la population humaine, et de la même manière l'homme augmenté de demain ne sera qu'un peu moins affecté que les humains d'aujourd'hui par ces handicaps essentiels » (p. 250)

« La conception du transhumanisme handicapé s'oppose également frontalement à l'idée de la recherche d'un « homme parfait » ou « supérieur », ce qui a été le but de la plupart des démarches eugénistes dans le passé. Même s'il s'agit bien avec le transhumanisme de rechercher à améliorer indéfiniment et radicalement la condition humaine, le cadre général d'interprétation qui en est donné ici ne pense nullement cette amélioration par rapport à un idéal inatteignable et dominant qui servirait de critère ultime au jugement de tous les types d'existence, mais ce transhumanisme s'inscrit plutôt dans la conception d'une infinité de manières possibles de combattre l'ensemble des handicaps liés à la condition humaine, chaque être humain singulier représentant une manière particulière et un degré d'avancement particulier dans cette lutte générale et universelle contre ce qui limite notre existence. Dans cette lutte, il n'y a donc que des cas particuliers, des différences de degrés plutôt que de nature entre les individus, qu'ils soient handicapés, au sens usuel du terme, « valides » ou « transhumains », même s'il existe incontestablement également des seuils entre ces différents états qui signalent le passage à des formes différentes du handicap général. » (p. 254).

L'humain, être naturellement handicapé

La thèse de Vincent Billard est qu'au fond, l'être humain dit « normal » est en lui-même un homme fondamentalement handicapé (à la vie brève, à l'intelligence étroite, au jugement moral faillible, aux capacités physiques réduites). Par rapports à ces handicaps fondamentaux, les personnes que l'on appelle communément « handicapées » ne le sont que de quelques degrés par rapport aux humains prétendus normaux. Si la nature humaine se définit par le handicap, il n'existe qu'une différence de degré entre les différentes imperfections. En outre, il faut noter que le handicap surgit en raison d'un monde inadapté au handicap : les personnes sont mises en situation de handicap en raison du fonctionnement de la société. En revanche, le handicap se distingue de l'infirmité, qui ne dépend pas de la situation et constitue un manque objectif.

Vincent Billard prend l'exemple de sa fille sourde, munie d'un implant cochléaire (soit dit en passant : il s'agit donc d'un argument fondé sur l'affect) : par rapport à une personne dite « normo-entendante », la personne sourde est effectivement une personne sous le signe du moins, sous le signe d'une déficience. Mais les personnes qui entendent « normalement » ne sont-elles pas aussi des personnes handicapées ? Elles le seraient par exemple par rapport à des personnes capables d'entendre toutes les fréquences à 10 km à la ronde, ou par rapport à des personnes capables d'entendre les pensées d'autrui. Les sourds s'expriment par la langue des signes car ils n'ont pas d'autre choix, de même que nous nous exprimons par la voix à défaut de pouvoir nous exprimer par télépathie. Le handicap est donc une notion à la fois universelle (tous handicapés) et relative (tous handicapés par

rapport à quelqu'un). L'humain est et a toujours été limité par les frontières de ses capacités.

« Les partisans du transhumanisme considèrent en effet que les handicapés modernes, que des prothèses et autres implants bioniques viennent secourir, souvent de manière spectaculaire, comme des anticipations fascinantes de ce que seront pour l'homme de demain, l'humain augmenté, les nouvelles greffes technologiques qui lui seront ajoutées. (...) Ne s'agit-il pas en réalité, au travers du handicap, d'accepter non pas une forme d'humain amélioré, mais une forme d'humain diminué ? »

La teneur morale du projet transhumaniste

Par rapport à cette notion de handicap universel, on comprend mieux alors le sens que revêt le transhumanisme. Pour Vincent Billard, il ne s'agit pas d'une volonté de « toujours plus » : cette interprétation nous empêche de comprendre la motivation des transhumanistes et la vision de l'essence de la nature humaine (la finitude humaine, selon les anciens philosophes). Les transhumanistes veulent en réalité « toujours moins » : moins de souffrance, moins de fragilité (maladie, mort, vulnérabilité du corps et de l'esprit), moins de projets inaccomplis (en raison de notre pathétique brièveté), moins de bêtise, moins de mal, de crimes et de guerres. Par exemple, l'Intelligence Artificielle (IA) pourrait nous aider à prendre de meilleures décisions morales. En un mot, le transhumanisme, selon Billard, désigne « le désir fondamental, issu des aspirations profondes de la nature humaine, conduisant à vouloir radicalement diminuer les limitations de notre nature, y compris (et c'est là bien sûr le paradoxe) si cela mène à modifier précisément cette nature humaine elle-même ». Ce qui fait la grandeur et le paradoxe du transhumanisme, c'est que c'est au nom d'aspirations les plus fondamentales de notre nature : le désir de se perfectionner. En outre, on peut se questionner : la nature humaine vaut-elle réellement le coût d'être préservée telle qu'elle est ? Nous nous rendons de mieux en mieux compte de ce que nous voulons en tant qu'êtres humains et de ce que nous ne supportons plus : la bêtise, le mal, la souffrance, l'exiguïté temporelle. Ce désir a toujours existé, mais sa réalisation n'est devenue que très récemment envisageable, du fait des progrès technologiques.

Le transhumanisme et la question du sens de la vie

D'où la réflexion sur le **sens de la vie** : la vie vaut-elle la peine d'être vécue ? Le transhumanisme est une réponse à cette question pour Vincent Billard : le transhumanisme répond que oui, la vie vaut la peine d'être vécue mais pas à n'importe quelle condition, pas en acceptant tout, en supportant de peines inutiles et des souffrances évitables. Et l'on a toujours pensé ainsi : de nos jours, on trouve normal de refuser une souffrance naturelle que la médecine moderne peut amoindrir ou supprimer. Il s'agit, au fond, de rendre la vie toujours moins pénible, moins insupportable, en prenant au sérieux notre aspiration au mieux et en la conduisant *au maximum*. Vincent Billard parle bien du maximum donc il ne pose pas de limitation au progrès technologiques à embrasser. Cela dit, le processus est infini, ponctué de multiples étapes donc nous sommes encore très éloignés du fantasme de l'« homme parfait ». La lutte contre le handicap fondamental de la nature humaine est interminable. Plutôt que de parler du fameux « homme augmenté », nous devrions parler de **l'homme « moins diminué », de « l'homme indéfiniment et très diversement moins handicapé »**.

De nombreux penseurs considèrent que c'est notre fragilité qui nous donne le sens de la vie : selon eux, c'est la **conscience de notre vulnérabilité**, de notre mortalité et de

notre fragilité qui nous rend humains. Par suite, le transhumanisme risquerait de nous faire perdre cette dimension. Pour Vincent Billard, la précarité humaine est vouée à demeurer et sa connaissance ne s'éteindra pas avec les progrès. Et d'ailleurs, « cette volonté radicale d'améliorer ses conditions de vie constitue de manière éminente une des caractéristiques de l'humanité en nous » (p. 47).

Il y a un débat autour de l'idée que la vie vaut le coup d'être vécue. Pour certains, elle n'est que souffrance. Mais on remarque la tendance naturelle de l'humain à surestimer le positif et à envisager l'avenir avec optimisme : c'est le **principe de Pollyanna**, d'après le nom de l'héroïne du conte pour enfants écrit en 1913 par Eleanor H. Porter, orpheline infatigablement optimiste. « C'est parce que nous jugeons chaque vie humaine en acceptant comme inévitables et intrinsèquement liés à notre condition un certain nombre de maux que nous considérons comme valables et dignes d'être vécues des existences qui, jugées à l'aune de critères beaucoup plus exigeants (...) apparaîtraient sous un jour beaucoup plus misérable. Là encore nous ne faisons qu'adapter la sévérité de nos jugements à la situation de l'existence humaine ordinaire » (p. 63). Le transhumanisme propose de dépasser l'ordinaire pour accéder à une vie extraordinaire car moins douloureuse. Le transhumanisme s'oppose au **dolorisme**, idée selon laquelle il y a une valeur dans la souffrance. « Ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort » (Nietzsche). « *Il ne faut pas penser le transhumanisme, selon Vincent Billard, comme l'« augmentation » de l'homme mais comme l'amélioration, en droit infinie, de la **supportabilité de l'existence**. Ce n'est pas d'abord pour rendre l'homme « meilleur » ou « plus performant », « plus efficace » (...) que le posthumanisme se dessine, mais, projet inouï, pour tenter de rendre chaque jour plus supportable. En ce sens, on le voit, le transhumanisme ne fait que prendre le relais, de manière simplement plus radicale, d'une tendance fondamentale, voire de la **tendance fondamentale de l'existence humaine, consistant à tenter perpétuellement d'aménager au mieux les conditions du vivre ordinaire.*** » (p. 93)

Transhumanisme et désir de longévité

L'allongement de la durée de vie pourrait avoir lieu grâce à un **cercle vertueux de longévité** (Aubrey de Grey) selon lequel la longévité d'un individu sera infiniment rallongeable car les progrès technologiques et médicaux interviendront au fur et à mesure de son vieillissement. Par exemple, un homme qui aura réussi à atteindre 130 en 2050 pourra alors bénéficier de progrès qui l'emmèneront en 2070, date à laquelle d'autres progrès surgiront, etc. La limite recule donc sans cesse et la date de la mort est sans cesse repoussée. Bien sûr cela ne pourra pas être offert à tout le monde. C'est le jeu du chat et de la souris entre la mort et le progrès. Les transhumanistes considèrent que ce désir fou paraîtra une évidence demain, à l'image des gens qui croyaient à la possibilité de l'humain de voler, contre l'avis majoritaire de la société. Ce **désir de « longévité en bonne santé » doit être distingué du « désir d'immortalité »** : les transhumanistes ne défendent pas l'immortalité car celle-ci serait contraire à la nature profonde de notre âme.

Une précision importante : bien que l'allongement de la longévité débouche sur une interrogation quant à la natalité et à la surpopulation, le transhumanisme n'est pas anti-nataliste (mise à part du point de vue du philosophe sud-africain David Benatar)

Transhumanisme et désir de puissance : la fusion humain / machine

L'humain a rencontré la machine il y a fort longtemps et cette relation à la technologie ne va aller qu'en s'accroissant. Les dispositifs informatiques feront l'objet d'une **intégration**

toujours plus grande, dans le corps humain, à partir de leurs prémisses : pacemakers, implants cochléaires, etc. « L'intelligence de ces dispositifs est appelée à se mélanger à la nôtre, sous la forme de puces électroniques directement connectées à notre cerveau. Il s'agit de **nanorobots**, d'éléments étrangers intelligents. C'est la **fusion des nanotechnologies** (technologies de l'infiniment petit), des **biotechnologies** (technologies du vivant) et **sciences de la cognition** (connaissance du fonctionnement de l'intelligence). L'homme nouveau devrait émerger de cette fusion. Il s'agit d'une amélioration progressive permettant à l'homme d'aujourd'hui de se transformer en cet Autre, plus puissant que lui : c'est précisément ce qu'implique le terme « trans » dans le transhumanisme : l'idée d'un passage indéfini vers le post—humain, le voyage et le dépassement de l'homme par sa propre technologie – autodépassement par lui-même. « **Au lieu du hasard lent des mutations génétiques et de la sélection naturelle, l'homme ne ferait en somme que rationaliser sa propre évolution afin d'optimiser son évolution** ». Le risque de cette fusion homme-machine est le dévoiement ou la dégradation de la nature humaine. Si l'homme fusionne avec la machine, peut-il espérer rester lui-même ? Cette question est d'autant plus crucial qu'il s'agit d'aller vivant et non-vivant. En outre, il n'est pas certain que l'être humain sera encore adapté à son milieu et à la nature une fois qu'il sera transformé.

Transhumanisme et désir d'intelligence : la fusion IA et IH

Les transhumanistes visent à se servir de l'Intelligence Artificielle (IA) pour augmenter l'intelligence humaine. La Singularité (selon le terme de Raymond Kurzweil) désigne le moment prophétisé où l'intelligence des machines rejoindra celle des hommes. A ce moment-là devrait se produire un phénomène exponentiel : une fois l'intelligence humaine égalée, il ne faudra pas attendre longtemps pour que cette intelligence artificielle nous aide à en construire une plus grande encore, dépassant nos maigres capacités. Et – retournement – cette IA nous aidera à résoudre les multiples problèmes qui se poseront dans ce nouvel Âge d'intelligence augmentée. « Il n'y aura pas de véritable successeur à l'être humain que parce que la puissance inouïe de la Singularité viendra prêter main forte et donner une toute autre dimension aux deux autres projets d'allongement de la durée de l'existence. »

Humanisme et transhumanisme

Les transhumanistes se réclament de l'humanisme qui prônait le progrès de l'humain : en revanche, les humanistes défendaient le progrès par l'éducation et la politique, et non par la technologie. Mais à cette remarque, Vincent Billard répond qu'à l'époque humaniste, les progrès étaient inconnus, mais qu'en principe ils auraient pu être défendus.

L'un des enjeux est de savoir si le transhumanisme est un digne héritier de l'humanisme. Pour comprendre cela, il est nécessaire de reprendre la distinction entre deux formes d'humanisme, telle qu'elle a été élaborée par Edgar Morin (*Courrier international*, octobre 2015) et reprise par Vincent Billard :

- Un premier **humanisme « de pouvoir »** : de quasi-divinisation de l'humain, voué à la maîtrise de la nature. L'homme est alors la mesure de toutes choses, source de toute valeur, but de l'évolution. L'humain est alors vu comme le maître autarcique de la nature, au centre du monde. Cet humanisme semble nuisible.
- Un deuxième **humanisme de fraternité** : Cet humanisme reconnaît dans son principe la pleine qualité humaine à chaque être de notre espèce ; il reconnaît dans

tout être humain une identité commune au-delà des différences ; il sous-entend le principe selon lequel il faut appliquer à chacun ce que l'on souhaite appliquer à soi-même.

Vincent Billard oppose un transhumanisme humaniste (qui défend la justice sociale) et un transhumanisme de compétition (qui vise la concurrence entre les individus) : il considère que les progrès technologiques peuvent être distribués de façon juste. L'objectif alors n'est pas de refuser les défauts et les handicaps, mais simplement de les apaiser grâce à la technologie. Cela dit, le risque de rejet des handicaps – une fois qu'ils seront devenus rares – est réel.